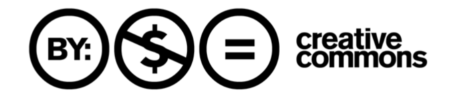


Christian Robin

Les écritures de l'Arabie avant l'Islam

In: Revue du monde musulman et de la Méditerranée, N°61, 1991. pp. 127-137.



Christian Robin

LES ÉCRITURES DE L'ARABIE AVANT L'ISLAM

1. L'alphabet arabique, écriture «nationale» des Arabes avant l'alphabet arabe

Aujourd'hui, on associe spontanément la langue arabe avec une écriture qu'on appelle également «arabe». C'est un accident de l'histoire. Cette écriture a été empruntée par les Arabes du désert de Syrie, vers le début du VI[e] siècle semble-t-il, aux chrétiens de Syrie et d'Iraq, qui parlaient une forme d'araméen qu'on appelle «syriaque» et utilisaient une écriture adaptée à cette langue qui ne compte que 22 consonnes.

En Arabie, à cette époque et depuis près de 1500 ans, on écrivait avec un alphabet qui comptait, selon les régions, de 27 à 29 consonnes. Cet alphabet était parfaitement adapté à la notation des langues de la péninsule, utilisant un symbole et un seul pour chaque son. Avec des caractères faciles à distinguer les uns des autres et un trait pour séparer les mots, sa lecture était particulièrement facile. On appelle cet alphabet «arabique». Il comporte plusieurs variétés régionales : «sudarabique», «dédanite», «liḥyānite», «ḥaséenne», «ṣafaïtique», plus toute une nébuleuse de formes arbitrairement regroupées sous l'appellation de «thamūdéennes». Présentant de réelles qualités esthétiques, il fut souvent utilisé comme motif décoratif sur les façades des monuments ou dans les intérieurs.

L'écriture syriaque, au contraire, avec ses 22 consonnes, était fort incommode pour écrire l'arabe : plusieurs signes durent noter deux sons, ce qui entraînait de nombreuses ambiguïtés.

Les raisons qui poussèrent les Mecquois à remplacer la vieille écriture nationale par le

syriaque peuvent se deviner. Tout d'abord, à l'époque du prophète Muḥammad, la Mecque était une ville de fondation relativement récente : on peut supposer qu'elle était libre de toute tradition et peu influencée par les vieilles cultures du Yémen ou du Ḥijāz.

La situation politique au VIe siècle doit également être prise en compte. À cette époque, un seul peuple de grand prestige utilise l'alphabet arabique : Ḥimyar. Si de nombreuses tribus de la péninsule et même du désert de Syrie font de même, il s'agit principalement de caravaniers et de nomades chez qui l'écriture a une fonction strictement utilitaire ; quant aux Abyssins qui se servent d'un syllabaire dérivé du sudarabique, ils n'entrent pas en compte puisque leur écriture a déjà évolué de manière autonome. Or, les Ḥimyarites du Yémen, qui donnent tout son lustre à l'écriture arabique, subissent vers 525 un échec militaire humiliant : ils sont défaits et conquis par les Abyssins. La perte de l'indépendance est bientôt suivie par la ruine définitive de la civilisation sudarabique.

Enfin, les négociants mecquois avaient sans doute l'esprit pratique : l'écriture arabique, aussi adaptée fut-elle, n'était guère utile dans le commerce international. Il n'en était pas de même de l'écriture syriaque, employée par les principaux clients et fournisseurs de la Mecque, aussi bien Syriens qu'Arabes, comme les Lakhmides du Bas-Iraq ou les Ghassānides de Syrie méridionale (au sens large). Il ne faut pas oublier non plus le rayonnement du christianisme triomphant, dont le syriaque est l'une des trois grandes langues littéraires, avec le grec et le latin.

2. L'origine de l'alphabet arabique

Pour restituer la genèse de l'écriture arabique, il faut tout d'abord déterminer la date des textes les plus anciens : c'est le seul moyen de reconnaître les alphabets qui ont pu servir de modèle.

Peu de fouilles ont été pratiquées dans la péninsule Arabique et encore moins au Yémen : quatre chantiers yéménites, cependant, dont trois sont récents, donnent un début de réponse. On a trouvé à Yalā, à Hajar Ibn Ḥumayd et à Raybūn des fragments de poterie avec quelques lettres incisées ou peintes dans des couches très profondes, antérieures au VIIIe siècle avant l'ère chrétienne et même dans un cas au Xe siècle. A as-Sawdā', une inscription monumentale très archaïque daterait du milieu du VIIIe siècle (pp. 51, 55 et fig. 29).



Fig. 29

L'une des plus anciennes inscriptions monumentales d'Arabie du sud ; elle a été trouvée dans les fouilles d'as-Sawdā', l'antique Nashan.

Par ailleurs, dans le sud de l'Iraq, on a découvert de courts textes en écriture arabique : les plus anciens dateraient du VIII[e] siècle. Il semble donc assuré que l'écriture arabique s'est élaborée avant le VIII[e] siècle, peut-être même avant le X[e].

La forme des caractères de l'alphabet arabique évoque d'autres écritures. On trouve en phénicien, en grec, en libyque ou chez les Touaregs des lettres très comparables. Ceci n'est pas surprenant, ces écritures utilisant volontiers des signes simples et géométriques comme le cercle, la croix ou l'angle. Il est admis que ces ressemblances ne suffisent pas pour établir un rapport de dépendance. Pour que celui-ci soit incontestable, il faut trouver des caractères en nombre notable, ayant à la fois la même forme et la même valeur.

De ce point de vue, l'alphabet arabique présente une parenté manifeste avec le phénicien : sept caractères du phénicien sur 22 ont une forme et une valeur qui se retrouvent exactement en écriture arabique. Toutefois, certains caractères sont franchement différents. Pour expliquer cette parenté, deux hypothèses sont envisageables. Dans la première, le phénicien et l'arabique auraient une origine commune ; plus précisément, l'un et l'autre se seraient élaborés dans la même région en subissant les mêmes influences, en s'inspirant plus ou moins d'un même modèle. Dans la seconde, l'écriture arabique dériverait du phénicien avec divers intermédiaires qui expliqueraient les différences notables observées entre l'ancêtre et son rejeton.

Cette dernière éventualité peut être écartée aujourd'hui, pour des raisons de chronologie : les premières attestations de l'alphabet arabique paraissent trop anciennes pour que puissent se glisser des intermédiaires entre elles et le phénicien.

La comparaison de l'arabique avec d'autres écritures du Proche-Orient datant du II[e] millénaire avant l'ère chrétienne, le proto-sinaïtique ou l'ougaritique permet de constater de même des parentés manifestes mais aussi de notables différences.

On s'est intéressé également aux noms des lettres, connus en éthiopien classique (ou guèze, une écriture provenant de l'alphabet arabique) et en hébreu (qui dérive du phénicien) : ils trahissent de même l'existence de deux traditions remontant peut-être à une source unique.

Une dernière approche, l'ordre des lettres dans l'alphabet, donne d'intéressants résultats. On connaît celui de l'écriture arabique, grâce à diverses inscriptions, apparemment des exercices de scribe :

h l ḥ m q w s^2 r b t s^1 k n ḫ ṣ s^3 f ʾ ʿ ḍ g d ḡ ṭ ẓ ḏ y ṯ ẓ

Cet ordre est comparable à celui du guèze et de l'amharique :

h l ḥ m š r s q b t ḫ n ʾ k w ʿ z y d g ṭ p ʾ ṣ ḍ f p

La parenté est manifeste, même si on relève de nombreux désaccords de détail. Cependant, cet ordre diffère radicalement de celui des autres écritures alphabétiques du Proche-Orient, ougaritique (1) ; phénicien, hébreu et araméen (2) ; arabe (3) :

1 *ʾa b g ḫ d h w z ḥ ṭ y k š l m ḏ n ẓ s ʿ p ṣ q r ṯ ḡ t ʾi ʾu ś*
2 *ʾ b g d h w z ḥ ṭ y k l m n s ʿ p ṣ q r š t*
3 *ʾ b t ṯ ǧ ḥ ḫ d ḏ r z s š ṣ ḍ ṭ ẓ ʿ ḡ f q k l m n h w y*

Il existe là aussi deux traditions divergentes. Jusqu'en 1987, on estimait que la première

était sud-sémitique (sudarabique et éthiopien) et la seconde nord-sémitique.

Mais, cette année-là, un savant soviétique, Abram G. Lundin, a mis à bas tout ce bel édifice : sur une tablette découverte à ʿAyn Shams/Beth Shemesh en Palestine, en 1933, qu'on ne savait pas interpréter, il a su retrouver une variante de l'alphabet ougaritique dans l'ordre dit «sud-sémitique» :

h l ḥ m q w š r t k n s(?) [f] '(?) ʿ ḍ(?) g d ? ṭ z̤(?) [y ṣ]

La tablette de ʿAyn Shams, qui daterait au plus tard du XIIIe siècle avant l'ère chrétienne, étant notablement antérieure aux plus anciens textes en écriture arabique, on peut en déduire que l'ordre dit «sud-sémitique» a vraisemblablement été élaboré dans la région Sinaï-Palestine-Syrie méridionale ; par la suite, il aurait été emprunté par les habitants de la péninsule à leurs voisins du Levant.

L'alphabet arabique a donc l'ordre des lettres et un certain nombre de caractères (forme et valeur) en commun avec l'une ou l'autre des écritures du Levant. Cette observation amène à l'hypothèse qu'une écriture alphabétique s'est élaborée dans le sud de la Syrie (au sens large) dans la seconde moitié du IIe millénaire, en s'inspirant des diverses écritures de la région pour la forme des signes, leur valeur, leur classement et leurs noms. Cette écriture, dont rien n'aurait subsisté sur place, se serait ensuite rapidement diffusée dans la péninsule et dans le sud de l'Iraq et aurait donné l'alphabet arabique. Cette hypothèse, bien évidemment, comporte une part de spéculation : mais nous pouvons avoir bon espoir que des découvertes archéologiques la confirme rapidement.

3. L'alphabet sudarabique

L'alphabet arabique comporte plusieurs variétés régionales, ainsi que nous l'avons signalé. Entre certaines, comme le ṣafaïtique et le sabéen, les différences peuvent être importantes, au point de nécessiter un apprentissage spécifique. Cependant, l'unité de l'ensemble est incontestable. L'alphabet latin présente lui aussi des variétés étonnamment diverses, certaines presque illisibles pour nous comme le gothique que les Allemands utilisaient encore récemment.

a. Les lettres et les symboles numériques

L'alphabet sudarabique est le mieux connu. Il se compose de 29 consonnes, énumérées ci-dessous dans l'ordre arabique :



S'y ajoute la barre verticale (|) pour séparer les mots. Enfin, à époque ancienne, les chiffres furent notés par des symboles, usage qui disparaît un peu avant l'ère chrétienne.

Ce sont :

symbole	*valeur*	*origine*
𐩽	un	simple barre valant une unité
𐩭	cinq	abréviation de *ḫms¹t*, «cinq» (𐩭𐩣𐩪𐩩)
𐩲	dix	abréviation de *ʿs²rt*, «dix» (𐩲𐩦𐩧𐩩)
𐩾	cinquante	moitié du symbole suivant
𐩣	cent	abréviation de *m't*, «cent» (𐩣𐩱𐩩)
𐩱	mille	abréviation de *'lf*, «mille» (𐩱𐩡𐩰)
𐩿		introduit et clot une série de chiffres

Les chiffres se lisent dans le sens de l'écriture. Ils s'additionnent en principe : 178, par exemple, s'écrit 𐩿𐩣𐩾𐩲𐩲𐩭𐩽𐩽𐩽𐩿 Ce système fonctionne bien jusqu'à 1000. Au-delà, pour les grands nombres, les Sabéens étaient embarrassés et utilisaient des artifices maladroits :

150 000	𐩿𐩣𐩾𐩿
45 000	𐩿𐩱𐩱𐩱𐩱𐩱𐩲𐩲𐩲𐩲𐩿
63 000	𐩿𐩱𐩱𐩱𐩾𐩲𐩿
8 000	𐩿𐩱𐩱𐩱𐩱𐩱𐩱𐩱𐩱𐩿

Les trois premiers seraient lus différemment (150, 5040 et 3060 respectivement) si les symboles n'étaient pas précédés par les nombres écrits en toutes lettres.

b. La formation de l'alphabet sudarabique

L'alphabet sudarabique s'est constitué définitivement à l'époque du *mukarrib* sabéen Karib'īl Watar, fils de Dhamarʿalī (VII[e] siècle avant l'ère chrétienne ?). La forme de la plupart des lettres a été fixée de manière à répondre à certains canons esthétiques (voir ci-dessus, pp. 25 et suiv.).

Avant cette fixation, on observe des hésitations dans le dessin de certaines lettres, comme le *s³*, le *ṯ* ou le *ẓ*. Ceci est probablement l'indice de la constitution de l'alphabet sudarabique à partir d'un modèle auquel ces lettres manquaient.

Par ailleurs, on connaît à as-Sawdāʾ, dans le Jawf, une tentative d'élaboration esthétique, antérieure à Karib'īl, qui choisit des partis très différents et qui n'aura pas de suite ; en particulier, le *m* est dessiné avec trois pointes et le *r* est tracé avec un double trait (fig. 29 ; voir aussi pp. 51 et 55).

Après que Saba' a élaboré la forme définitive de l'alphabet sudarabique et a imposé ses canons, les lettres de facture non-canonique disparaissent presque totalement des inscriptions monumentales. Cependant, les graffites montrent qu'elles existent toujours, confinées sans doute aux usages courants ; d'ailleurs, il arrive que certaines inscriptions reprennent des formes inhabituelles, par inadvertance ou pour affirmer une différence.

Signalons enfin qu'à l'époque ḥimyarite, deux lettres rares changent de forme de manière systématique, le *ġ* (écrit 𐩶) et le *ẓ* (𐩼) : comme ce n'est pas pour lever une ambiguïté, il est permis de supposer qu'il s'agit de formes locales, traditionnelles, s'imposant progressivement.

A l'origine, le sudarabique peut s'écrire de droite à gauche ou de gauche à droite (fig. 29), avec cependant une préférence marquée pour le sens droite-gauche. Celui-ci

s'impose définitivement avant même l'époque de Karib'īl Watar fils de Dhamar'alī ; mais pour les textes de plusieurs lignes, il est admis de commencer dans le sens normal (droite-gauche), puis de changer de sens à chaque ligne. Cette disposition, qui évoque le mouvement d'un bœuf labourant un champ, est appelée pour cette raison "boustrophédon" (fig. 5 et 6, p. 27). Elle facilite la lecture des textes composés de lignes très longues qu'on voit sur certains monuments ; mais rien ne prouve que ce soit la raison. Le boustrophédon est abandonné plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. Désormais, on écrit seulement de droite à gauche, sens qui est également celui de l'arabe, du syriaque, de l'hébreu, etc.

c. Le sudarabique cursif

Les inscriptions gravées sur la pierre ou coulées dans le bronze étaient destinées à durer et - pour la plupart - à être exposées : elles étaient donc tout particulièrement soignées ; une attention vigilante était notamment accordée aux qualités formelles de l'écriture.

Dans la vie de tous les jours, aucune raison n'imposait les mêmes contraintes : une variété cursive d'écriture, dont la découverte est encore récente, s'est developpée parallèlement.

Au début des années 1970, des bâtonnets de bois en forme de cigare ou de cône, souvent percés d'un orifice dans le sens de la longueur et couverts d'une écriture inconnue, superficiellement incisée, ont fait leur apparition sur le marché clandestin des antiquités. Selon la rumeur, ces petits objets, d'un type inédit, provenaient de fouilles clandestines à as-Sawdâ'. Aujourd'hui, plus de cent exemplaires sont connus (voir fig. 30 et 31).

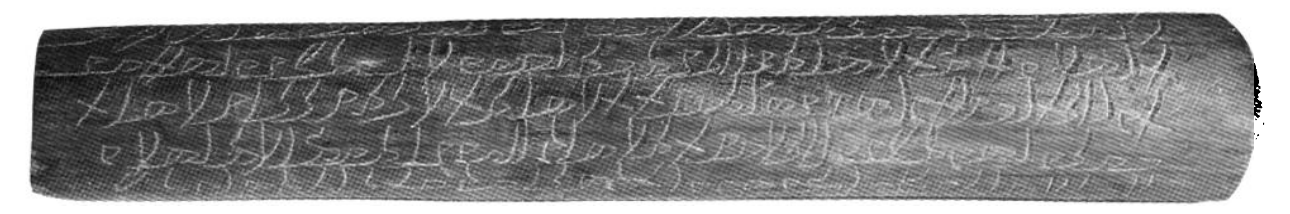


Fig. 30
Bâtonnet avec texte cursif incisé, qui proviendrait d'as-Sawdā', l'antique Nashan ; lignes 3-7 du texte : photographie inédite.

Le Jordanien Maḥmūd al-Ghūl qui, le premier, examina les deux premiers bâtonnets connus, dont le texte était exceptionnellement long et bien conservé, a démontré que ces documents étaient des missives rédigées en dialecte sabéen, dans une écriture cursive. Cette écriture n'était pas connue précédemment, sinon par quelques mots maladroitement gravés dans la pierre, le métal ou la terre cuite. Pour la déchiffrer, Maḥmūd al-Ghūl est parti de l'hypothèse que ces textes devaient comporter des salutations avec des noms de divinités sudarabiques. Il a rapidement trouvé un groupe de lettres qui donnaient la lecture *'ṯtr* ('Athtar) ; une discussion avec ses collègues permit de mettre en évidence un deuxième nom de dieu, *'lmqh* (Almaqah). Ces deux noms, assez facilement reconnaissables, se trouvaient dès la première ligne du premier bâtonnet. Ils donnaient la lecture de 9 lettres sur 29. De proche en proche, en se fondant également sur la forme des lettres dans l'écriture monumentale, Maḥmūd al-Ghūl, aidé de ses collègues, identifia les autres caractères.

La lecture des bâtonnets est difficile : le support est souvent altéré ; certaines lettres, bien distinctes dans les inscriptions monumentales, tendent à se confondre dans l'écriture cursive ; enfin, le vocabulaire, qui se rapporte à la vie de tous les jours, est nouveau. Pour ces diverses raisons, aucun texte cursif n'a encore été édité avec traduction.

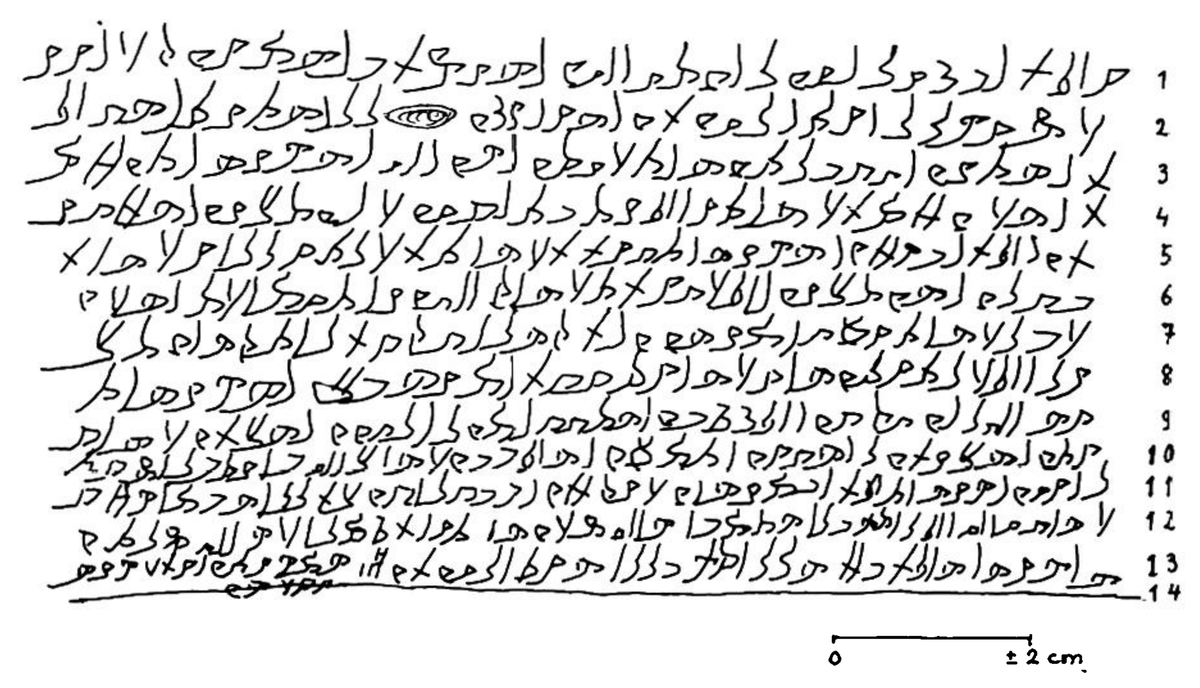


Fig. 31
Fac-similé inédit du texte incisé sur le bâtonnet de la fig. 30.

Nous reproduisons cependant le texte du bâtonnet qui permit le déchiffrement du sudarabique cursif, en soulignant que c'est une lecture provisoire :

1 *bḏt/rs^{2}yn/ʾmn/Ms^{1}ʿdm/wʿṯtr/wʾlmqh/ly*
2 *hṣlḥnn/lk/nʿmtm/wl/ys^{2}mnn/wfyk/wbḏ*
3 *t/wfym/ʿbrnkmw/fhʿs^{1}m/ḥmd/wḥyw/fmḍʾ*
4 *t/whmḍʾthw/kl/ḏys^{1}rq/bʿmh/ms^{1}ḫym/wḍby*
5 *tm/ḏt/rḥḍm/wḥyw/fbltthw/kthnklnn/lhw/t*
6 *rbnm/wms^{1}ḫym/ḏhbltkhw/qdmy/s^{1}bʾ/hʾ/whm*
7 *hrnhw/k(ʿ)s^{3}b/ʾywmm/tqwn/(ʿ)qbtn/fq(w)/ms^{1}ḫ*
8 *yn/ḏhnk(l)kmw/lhw/ls^{1}b(ʿ)t/ʾywr 7/wḥyw/f*
9 *(ʿ)wdn/mʿqbm/ḏs^{2}zrm/ws^{1}bb/ʾmn/nʿmm/wḫtmhw/b*
10 *lkm/wḫytmn/w(ʿ)lm/fʿs^{3}m/wḏgrmhw/ḫdg/ys^{1}rn/ṣbḡ*
11 *n/(bʿ)m/ḥyw/(k)ḏt/rʾyw/mh(l)qḍm/grbn/bmḫtnn/wrʾ/ḥḍb*
12 *hw/bʿd/ḏn/sṭrn/ws^{1}ʿr/ḥdṯhmw/fl/tẓʾn/hḥdṯnkm*
13 *w/ḥyw/wḏtrḍwnn/sṭrnn/wlk/nʿmtm ///wʾḥlkm/(b)thḥyw*
14 *[.]bhwm*

(lecture révisée par Yuzo Shitomi en mars 1985).

Les salutations des deux premières lignes se comprennent aisément : «pour dhāt Rashiyān de la part de Masʿūd. Puissent ʿAthtar et Almaqah t'accorder la prospérité et garantir ton bien-être».

Les textes cursifs présentent un intérêt considérable : ce sont les premiers documents spontanés, rédigés par de simples particuliers à la première ou à la deuxième personne, que nous possédions. Il enrichisse le vocabulaire de la vie quotidienne, donnant par exemple des mots tels que le sésame (*glgl*), les pois chiches (*ʿtr*) ou les lentilles (*bls^{1}n*), qui n'étaient pas attestés auparavant. Jusqu'alors, seuls étaient connus des textes solennels, usant d'un formulaire stéréotypé et volontiers archaïsant, toujours à la troisième personne, gravés par des professionnels sur des matériaux durables.

d. La fin de l'écriture sudarabique

Si les origines de l'écriture sudarabique se perdent encore dans les ténèbres, il en est de même de sa disparition.

Le texte daté le plus récent porte le chiffre 669 de l'ère ḥimyarite (probablement 559-560 de l'ère chrétienne), soit quelque 15 ans avant la conquête perse et 70 ans avant le ralliement contractuel du Yémen à l'islam. Cependant, plusieurs autres documents sont vraisemblablement plus tardifs. Deux graffites trouvés dans le nord du Yémen près de Ṣa‘da, écrits en alphabet sudarabique mais en langue arabe, sont certainement d'époque islamique (fig. 32 et 33). Ils se lisent :

n°1	1	*ktb Mḥmd 'bn*	A écrit Muḥammad (ou Maḥmūd), fils de
	2	*‘bd 'llh 'bn*	‘Abd Allāh fils de
	3	*‘ly 'bn 'l-ḥr=*	‘Alī, fils d'al-Ḥur-
	4	*yn*	yān
n°2		*ktb ‘* [2] *ly 'bn ‘* [3] *bd 'l-R* [4] *ḥm'n*	A écrit ‘Alī fils de ‘Abd ar-Raḥmān

Les noms de personne impliquent que ces textes sont postérieurs à l'apparition de l'islam.

Dernier jalon : au Xᵉ siècle, al-Ḥasan al-Hamdānī est capable de donner la valeur des lettres sudarabiques mais ne sait lire, dans les inscriptions, que quelques noms propres, et encore avec des fautes. Il est clair qu'à son époque, la langue sudarabique n'est plus comprise et que l'alphabet sudarabique a cessé d'être employé.



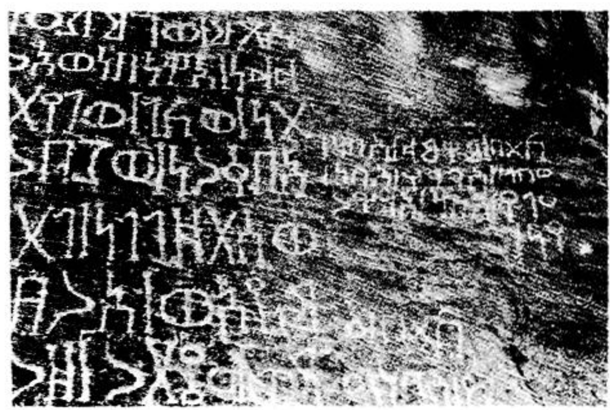


Fig. 32 et 33

Graffites en langue arabe et en écriture sudarabique de Umm Laylà (à 50 km au nord-ouest de Ṣa‘da) ; ils seraient postérieurs à la conversion du Yémen à l'islam.

L'écriture arabe, en sens inverse, est employée au Yémen dès les débuts de l'Islam, dans les émissions monétaires et dans les rares inscriptions qui remontent à cette époque. Il est clair que la conversion du Yémen à l'islam a entraîné ou précipité la disparition de la vieille écriture sudarabique.

Ce phénomène n'est pas surprenant. Les trois grandes religions monothéistes ont pour fondement un recueil de textes considérés comme d'origine ou d'inspiration divine. L'écriture et - dans une certaine mesure - la langue de ces textes s'en trouvent tout naturellement sacralisées. Par un mouvement fort compréhensible, l'écriture arabe, celle du

Coran, a donc été choisie pour noter la langue des divers peuples convertis à l'islam, Arabes, Turcs, Iraniens, Indiens, Espagnols etc. Ce n'est qu'au XX[e] siècle que des exceptions sont apparues, notamment en Asie centrale soviétique ou dans la Turquie d'Ataturk, là où l'idéologie étatique a primé sur l'idéologie religieuse. D'une manière générale, l'observation de Marcel Cohen, «l'écriture suit la religion», est toujours valable.

Il en va de même dans le judaïsme et le christianisme : la préférence est donnée systématiquement à l'alphabet dans lequel est écrit le texte sacré. Les juifs du Yémen ou d'Afrique du nord écrivent leur arabe en caractères hébraïques ; en Europe orientale, l'allemand est noté dans ces mêmes caractères. Les chrétiens de rite latin choisissent systématiquement les caractères latins et ceux de rite grec l'alphabet grec. Il suffit de songer aux peuples slaves : les Croates, Tchèques, Slovaques et Polonais qui sont catholiques latins se servent de l'alphabet latin alors que les Serbes, Bulgares et Russes qui sont orthodoxes écrivent avec un alphabet grec légèrement adapté (appelé «cyrillique»).

Les exceptions sont rares, presque toutes au Proche-Orient, chez les peuples qui se sont convertis très tôt au christianisme ou au judaïsme : Arméniens, Géorgiens, Syriens, Sudarabiques (avant l'Islam) et Ethiopiens gardèrent leur écriture nationale ou en créèrent une.

Une question se pose. Pourquoi les chrétiens et les juifs du Yémen qui, avant l'Islam, se servaient de l'écriture sudarabique, ont-ils abandonné celle-ci ? À Najrān, au XIII[e] siècle, selon le voyageur persan Ibn al-Mujāwir, chrétiens et juifs constituaient encore les deux tiers de la population. Jusqu'au milieu du XX[e] siècle, la communauté juive du Yémen était restée importante : en 1948, elle comptait plus de 50 000 personnes. En fait, il semble que ces minorités aient abandonné assez tôt l'usage de l'écriture et de la langue antiques, probablement à l'époque où les Yéménites passaient à l'islam. Dans les usages écrits, la préférence a sans doute été donnée aux langues liturgiques : le syriaque, ou peut-être l'arabe, pour les chrétiens, l'hébreu pour les juifs.

e. Le déchiffrement du sudarabique

Un mot enfin sur le déchiffrement du sudarabique. Pas de «pierre de Rosette» ou de texte bilingue pour aider les pionniers des études arabiques, les Allemands Gesenius et Rödiger, à la fin des années 1830 ! Cependant, grâce à l'étroite parenté des écritures sudarabique et éthiopienne, les premières inscriptions, que des officiers anglais avaient découvertes en repérant les côtes méridionales de l'Arabie, notamment CIH 621 (fig. 10, p. 32), furent d'emblée en partie décryptées.

Il fallait évidemment un nombre appréciable de textes, avec diverses occurrences des lettres rares, pour établir définitivement la lecture du sudarabique : ce fut chose faite quand le français Joseph Halévy, en 1870, rapporta du Yémen plus de 600 copies d'inscription.

Des traces tangibles des divers états du déchiffrement existent encore, grâce à des faussaires yéménites de la fin du XIX[e] siècle, notamment Ḥayyim Ḥabshūsh qui avait guidé Halévy. Ceux-ci ont composé des inscriptions et des manuscrits en langue arabe et les ont transcrits en caractères sudarabiques, mais en utilisant des équivalences erronées entre l'arabe et le sudarabique ; on a ainsi une fausse lettre du prophète Muḥammad aux chrétiens de Najrān et les musées sont pleins de ces inscriptions fantaisistes.

Ces premiers faussaires ont fait école, mais, souvent, il est facile de déceler la mystification. Un bel exemple est donné par un authentique fragment sculpté du musée d'Aden, AM 202 (fig. 34), ornementé de deux fausses inscriptions. La première, gravée sur les rebords en relief d'une fausse fenêtre, est la copie maladroite d'une inscription funéraire

inconnue. La seconde, tracée sur trois lignes dans un évidement (en haut sur la photographie), donne la signature du faussaire :

> *[1]l-qẓy Ṯ’bt [2]bn ʿqẓh q’ẓy [3]mdynt s^1b’*

On reconnaît un texte arabe :

> *al-qāḍī Thābit b. ʿUqḍa, qāḍī madīnat Saba’*
> “Le qāḍī Thābit fils de ʿUqḍa, qāḍī de la ville de Saba’ (= Ma’rib)”.

avec quelques erreurs de transcriptions (notamment *ẓ* pour *ḍ*).

Il arrive que la vigilance de l'épigraphiste qui édite un tel document soit prise en défaut et que le pastiche ne soit pas reconnu ; c’est précisément ce qui est arrivé ici à un savant américain d’origine belge, qui a traduit : «Ilqaẓay Tha’bat, fils de ʿAqẓuh, les deux bergers de la ville de Saba’».

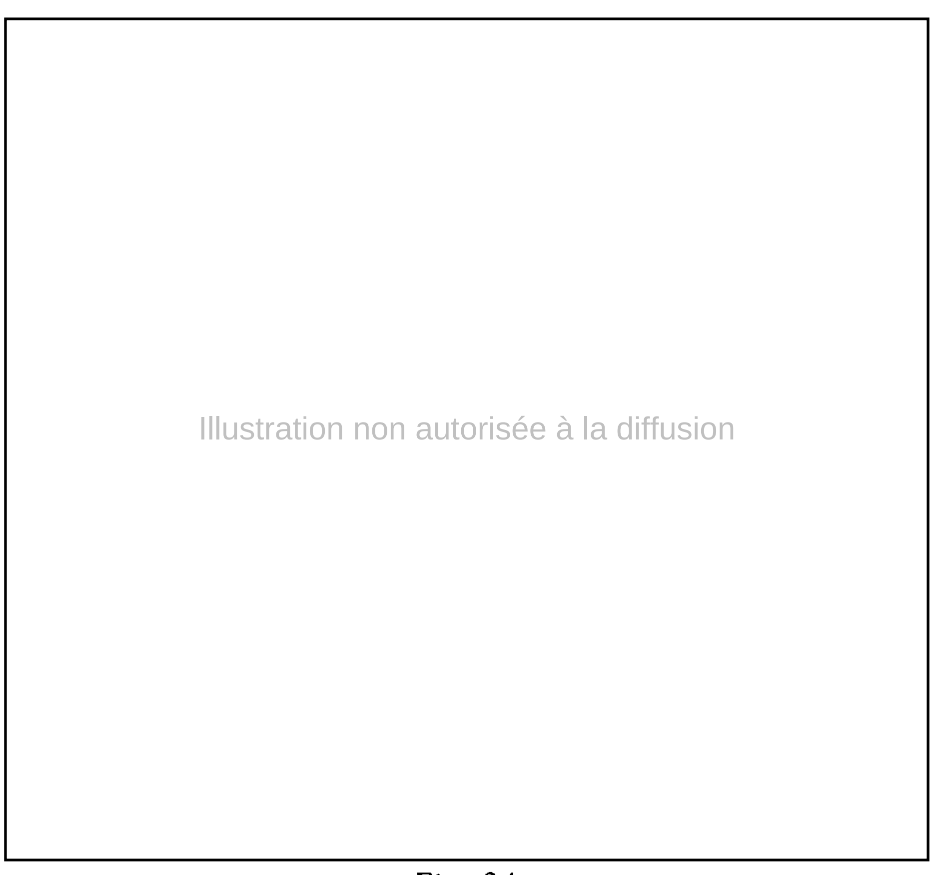


Fig. 34
Bloc architectural authentique (provenant d’un trône ?), avec fausses inscriptions sudarabiques ; Musée d’Aden.

f. Le ḥaséen

Le ḥaséen est une écriture identique au sudarabique, si on excepte une seule lettre, le *ġ*, de forme différente ( ) et des partis esthétiques moins systématiques. Comme on trouve des textes en écriture ḥaséenne dans le sud de l’Iraq à partir du VIIIe siècle avant l’ère chrétienne, il semble vraisemblable que la région du Golfe a emprunté son écriture directement à la source, probablement dans la région Syrie-Palestine comme nous l’avons vu, plutôt qu’en Arabie du sud.

Pourrait-on envisager que l'Arabie du sud ait reçu son alphabet des populations de l'Arabie du nord-est ? La chronologie des plus anciens textes n'est pas très favorable à cette hypothèse. Il semblerait plutôt que ces deux régions, vers la même époque, aient adopté une même écriture.

4. Les autres alphabets arabiques

Dédan, Liḥyān, les bédouins du Ṣafā et les tribus de l'Arabie désertique ont développé des écritures étroitement apparentées au sudarabique, qui comportent cependant des partis-pris divergents de sorte que la lecture de chacune réclame un apprentissage. Il n'est pas possible d'affirmer que ces écritures dérivent du sudarabique : elles sont plutôt des rameaux parallèles, ayant la même origine. La genèse de l'alphabet arabique, dans ses diverses composantes, se présenterait donc ainsi :

